



Limiet à l'ambassade

plie facilement, car ce banni est surveillé plus étroitement que les autres... Mais il y a encore d'autres conditions, mon bon monsieur !

— Je ne les connais pas.

— Je vais vous les faire connaître...

— Je les accepte d'avance.

— Je vous ai dit tout à l'heure que vous n'aviez qu'une mince expérience de la vie... je dois le répéter. N'acceptez jamais des conditions que vous ne connaissez point. Vous le regretteriez

tôt ou tard. Vous finirez toujours par trouver des gens qui, disposés à vous faire des conditions acceptables, abuseraient de la situation, en entendant que vous souscrivez d'avance à toutes leurs conditions. Les bipèdes humains sont ainsi faits. Allez les changer ! Si je devais vous demander d'aller me chercher la planète Mars, vous seriez obligé de tenter cela, puisque vous dites à admettre l'avance toutes nos conditions...

— Pour quelqu'un dont les moments sont comptés, songea Limiet, monsieur Poltawsky se montre assez prodigue de paroles oiseuses.

Poltawsky reprit.

— Parlons-en, de ces conditions. Pour être aidé par nous en toutes circonstances, il faut que vous soyez un des nôtres, et que vous soyez réciproquement prêt à nous aider en toutes circonstances. Qu'en pensez-vous ? Dès que vous faites partie de notre société, nous sommes en droit d'exiger tout de vous. Nous pouvons vous ordonner d'aller tuer le tsar ou un de ses ministres, avec le poignard ou le revolver, d'aller jeter une bombe, et cent autres choses que vous préféreriez peut-être ne pas faire. C'est pourquoi je préfère vous prévenir.

— Bien, répondit Limiet, mais, dès que mes amis sont en liberté, je désire retourner en Belgique.

— Nul ne s'y opposera.

— Mais je continue de faire partie de votre association ?

— Jusqu'à la mort.

— Et, dans mon pays aussi, je dois me conduire d'après vos ordres ?

— Assurément, mais là on ne vous mettra pas le poignard ou le revolver au poing, là on ne vous fera pas jeter de bombes... Ce n'est qu'en Russie que nous sommes en révolte contre l'autorité ou plutôt contre ceux qui abusent de l'autorité. En Belgique, l'on se bornera à vous demander d'aider ceux de nos réfugiés russes, qui appartiennent à notre association.

— C'est entendu... je suis prêt à devenir un des vôtres.

— Êtes-vous seul, ici ?

— Non, je suis accompagné par la fiancée d'un des bannis.

— Comment, une femme ?

— Oui, mais elle est plus courageuse que bien des hommes, et elle ne reculera pas, lorsqu'on lui demandera de faire preuve d'énergie.

— Est-ce qu'elle se joindrait à nous ?

— Au diable, s'il le fallait, pour rendre la liberté à son fiancé.

— Soit... notre association compte presque autant de femmes

que d'hommes. Je parlerai de la chose à mes amis et vous ferai savoir s'ils veulent déléguer au désir de Knasj.

Je le suppose, car des désirs de sa part sont presque des ordres. Donnez-moi votre adresse et vous saurez bientôt ce qu'il y a lieu de faire.

— Je vous remercie... Puis je vous faire remarquer encore que la police me surveille depuis que j'ai le pied sur le sol russe ?

— Cela ne m'étonne guère... je crois qu'il n'y a pas d'étranger qui puisse voyager en Russie sans attirer l'attention de la police... Ne vous inquiétez pas.

— Je crois que cet homme a découvert que le soi-disant jeune homme, qui accompagne son père, est une jeune fille.

— Je ferai, à mon tour, surveiller le policier... Ce que vous pouvez faire de mieux, vous deux, c'est de ne plus quitter l'hôtel avant d'avoir eu de mes nouvelles... Et maintenant, permettez-moi de reprendre ma besogne... L'imprimerie attend un article pour notre journal de propagande secrète.

Poltawsky se leva.

Il était très petit, avec un buste très développé mais avec des jambes excessivement courtes.

Ses bras touchaient presque le sol lorsqu'il les laissait pendre le long de son corps.

Limiet le salua et se dirigea vers la porte.

— Pas par là... fit le Russe. Elle est fermée à clef. Nul ne quitte mon cabinet par le même chemin qu'il a pris pour entrer. Veuillez me suivre.

— Ma voiture m'attend devant la porte par laquelle je suis entré.

— Par ici vous atteindrez tout aussi bien la rue.

Poltawsky ouvrit une porte à l'autre bout de la chambre.

Limiet le suivit et se trouva dans une seconde mansarde, où trois hommes, assis à une table, écrivaient avec acharnement.

— La rédaction, fit le Russe au détective, du gibier pour les mines de Sibérie ou pour les potences russes.

Il entra dans une nouvelle pièce.

— L'imprimerie, poursuivit-il... ces messieurs, qui impriment nos articles, seront récompensés par le gouvernement de la même façon que les rédacteurs... Nous n'avons qu'une presse, à bras, mais, n'importe, la besogne est faite quand même ! A la hauteur où nous sommes logés, il ne nous a pas été possible d'aménager tout d'une façon moderne... Nous attendrons que nous soyons les maîtres.

Il ouvrit la porte d'une troisième pièce.

— Le bureau administratif, dit-il.

Une jeune femme, assise devant une machine à écrire,

travaillait rapidement, sans se donner la peine de lever les yeux.

Le Russe ouvrit encore une porte, et Limiet discerna un escalier.

— Descendez par là, fit l'étrange bonhomme. En face se trouve l'atelier où l'on fabrique de bonnes petites bombes. Si j'y faisais détonner une petite capsule, tout l'édifice sauterait. Il se pourrait bien que les choses en arrivent là, si la police se montre par trop pressante... Au revoir, mon cher Monsieur Limiet. Vous m'avez compris, n'est-ce pas ? Vous ne sorterez plus de l'hôtel sans avoir eu de mes nouvelles.

Limiet salua et descendit l'escalier à tâtons.

Il arriva dans la cour, trouva dans la corridor le concierge toujours plongé dans la lecture de son journal, et monta en voiture.

— Knasj... Poltawsky... quels hommes étranges ! Et il faut que je me fasse membre de la bande que ces gens dirigent ! Si la chose leur paraît nécessaire, moi, Oscar Limiet, je devrai jeter des bombes, ou tuer le tsar ou un de ses ministres ? Et il n'y a pas à reculer. Reculer ?... Bah ! J'ai eu des moments plus difficiles encore. Il s'agit de Jeannot, et de ses camarades qu'il faut délivrer, et il ne s'agit pas de reculer.

Et que dira Victoire ? Sera-t-elle prête à se faire nihiliste ? Elle ? Oû il s'agit de Jeannot, elle se résoudrait même à écorcher vif un ministre, je n'en doute guère !

Lorsqu'il revint à l'hôtel, Victoire n'y était pas encore rentrée.

Limiet s'élança vers la fenêtre.

Le policier n'était plus à voir sur la place.

Il sonna vivement le domestique.

— Où est mon camarade ?

— Sorti une couple de minutes avant vous, Seigneurie, pour suivi par le policier, traversé la place... Nakoff me l'a dit.

— Mon fils n'est pas encore revenu ?

— Nous ne l'avons plus revu.

— Et le policier ?

— Remplacé par un autre. Vous pouvez le voir se promener de long en large, là !

Limiet se sentit pâlir.

Aurait-on arrêté Victoire ?

L'on s'apercevrait vite qu'elle n'était pas un homme, et l'on saurait qu'elle n'était pas venu, avec son compagnon, avec des vues bien nettes en Russie.

Il réfléchit un moment.

Puis, s'adressant au domestique :

— Le jeune homme n'avait pas à parcourir plus de deux rues. Je m'étonne fort qu'il ne soit pas encore revenu. Est-ce que Nakoff ne peut pas aller aux renseignements ?

Il sortit son portefeuille, y prit un billet de banque qu'il tendit au domestique.

Celui-ci refusa de l'accepter, et vivement, traça sur sa poitrine le fameux signe de croix.

— J'enverrai Nakoff, fit-il en s'éloignant, vivement.

— Curieux individus ! songeait Limiet. Mais ils semblent soumis à une excellente discipline. Pourvu qu'il ne soit rien advenu de Victoire.

Il arpentait fébrilement le salon de long en large.

— Et si l'on venait m'arrêter ?... En ce cas, tout serait perdu et jamais Jeannot ne reverrait sa mère. S'il y a du danger, je quitte immédiatement l'hôtel, pour aller me réfugier... fut-ce dans le grenier de Poltawsky.

Le domestique revint dans la chambre.

— Nakoff savait tout ce qui est arrivé, dit-il.

C'est un homme très intelligent. Le jeune homme, votre fils, n'est ce pas ? a pris le chemin de la gare, et, place de la gare, il est monté dans une voiture. A peine cela s'était-il passé, que le policier a pris place à côté du cocher, et la voiture, riant vivement, a quitté les rues centrales, pour conduire, à travers des artères peu fréquentées, votre fils au bureau du chef de police. Sans doute, l'on viendra vous chercher ici, aussi je vous conseillerais de vous cacher.

— Où cela ?

— Confiez-vous à moi.

— Et Victoire ?

— Qui est-ce là ?

— La jeune dame qui... Je veux dire mon fils qui...

— Je m'étais aperçu depuis longtemps que c'était une jeune fille, dit le domestique.

— Dois-je l'abandonner à son sort ?

— Oui, provisoirement du moins... Que voulez faire d'ailleurs ? Vous faire arrêter ? A quoi cela servirait-il ?

— En effet...

— Veuillez me suivre, car, à tout moment, des policiers peuvent faire irruption ici.

Le domestique mena Limiet à travers plusieurs pièces, fit s'ouvrir une porte dissimulée dans les tentures, et précéda le détective dans une belle chambre à coucher, fort bien meublée.

— Personne ne viendra vous chercher ici, lui dit-il, et je vous tiendrai au courant de ce qui se passera.

Sur ce, il disparut.

— Me voilà prisonnier, se dit Limiet, pour échapper à la prison. Si j'étais sûr qu'il n'est rien arrivé de mauvais à Victoire !

Il se laissa aller dans un fauteuil et réfléchit longuement, la tête dans les mains.

— Ce soir j'irai trouver Poltawsky, se dit-il finalement. Il faut que je le prévienne que Victoire est tombée aux mains de la police. Lui seul peut l'aider. Je me travestirai.

Il prit son sac de voyage et en prit une boîte, remplie de tout ce qu'il faut pour se grimer, de barbes, de moustaches, de perruques, et en un mot, de tout ce qu'il faut pour rendre autre qu'elle n'est une tête humaine.

Et il se mit à la besogne.

Comme il venait de finir, et qu'il remettait en place ses ustensiles, l'on trappa à la porta secrète, et le domestique, chargé de boissons et d'aliments, pénétra dans la pièce.

Un cri de surprise lui échappa, et il restait à considérer Limiet la bouche béante.

— C'est magistral, dit-il enfin. Nul ne vous reconnaîtra.

— Surtout, fit Limiet, si vous me prêtez un de vos costumes de travail.

— Avec plaisir. Mais voulez-vous me dire où vous allez vous rendre, déguisé de la sorte ?

— Chez monsieur Poltawsky.

— A présent ?

— Oui, je désire l'entretenir de la disparition de ma compagne.

— Vous ne le trouverez point... Il est dans le monde... Nous ne pouvons le trouver que dans la matinée, sachez le bien.

— Ah ah', il est dans le monde, à présent... oui, on me l'a dit à Londres également.

Limiet n'y comprenait rien. On ne lui avait rien dit à Londres, mais il voulait avoir l'air d'être au courant de tout cela. Il craignait d'éveiller sinon la défiance du domestique.

— Demain soir je vais également dans le monde...

— Ah ah...

Cela devenait de moins en moins clair.

— Pourtant, il faut que je sorte, dit Limiet, dès qu'il fera obscur. Je vais me rendre à l'ambassade d'Angleterre, j'ai une lettre d'introduction très pressante pour lui. Est-ce loin d'ici ?

— Nullement... Traversez la place, et prenez la deuxième rue à gauche du grand boulevard, vous y verrez l'hôtel de l'ambassadeur d'Angleterre.

— Je vous remercie.

— La police est déjà venu fouiller l'hôtel. Vous avez déménagé tout juste à temps... Nous leur avons dit que vous étiez déjà parti. L'homme qui vous avait suivi de la frontière, en était.

Il semblait fort abattu en apprenant que vous n'habitez plus ici.

L'on va encore fouiller tous les hôtels de St. Pétersbourg, sans doute, mais l'on ne reviendra plus ici.

L'on n'ignore pas d'ailleurs, que le propriétaire est un sujet dévoué au tsar...

Le domestique éclata de rire.

Vers le soir, Limiet, coiffé d'une perruque rousse et orné d'une barbe de même nature que lui couvrait la poitrine, et affublé d'une détroque du domestique, quitta l'hôtel et se dirigea vers l'habitation de l'ambassadeur anglais.

A son grand regret, ce haut fonctionnaire était absent, et son secrétaire ne put que dire à notre ami que son maître ne reviendrait que le lendemain.

Limiet laissa à l'ambassade sa lettre d'introduction, et sa carte, sur laquelle il griffonna son adresse.

Il n'apprit plus rien de Victoire, ce qui fit qu'il ne ferma pas l'œil de la nuit.

Ce n'est que dans la matinée qu'il parvint à s'endormir; aussi ne s'éveilla-t-il que vers midi.

Son déjeuner était préparé sur un guéridon à côté de son lit, et sur un plat d'argent se trouvaient deux lettres à son adresse.

Il s'en saisit vivement.

L'une d'elle ne portait pas d'adresse.

L'autre était adressée à Monsieur Oscar Limiet, et le timbre qui y figurait montrait qu'elle venait de l'ambassade britannique.

Il ouvrit d'abord cette dernière lettre.

Il contenait une lettre du ministre d'Angleterre, par laquelle ce haut fonctionnaire s'excusait de son absence de la veille; il disait avoir l'honneur d'inviter monsieur Limiet à une tête qu'il donnait.

— Je saurai bien y voir mon homme, se dit Limiet, aussi je m'y rendrai. Si la police me reconnaît, tant pis, mais je veux que l'on s'occupe de Victoire. Je veux savoir où elle se trouve et ce qu'on est d'avis de faire avec elle.

Il ouvrit la seconde enveloppe.

Elle contenait un petit morceau de papier, montrant dans le coin supérieur gauche la croix cabalistique, et contenant quelques lignes, en français.

Limiet lut ce qui suit :

« Tout va bien... Les amis sont d'accord avec vous en tout.

« Nous savons que votre compagne se trouve dans les griffes des policiers.

« Nous nous occupons activement d'elle.

« Au revoir,

Poltawsky. »

Jamais Limiet n'avait ressenti une pareille joie en lisant une

lettre, hormis toutelois celle que Taupin avait adressée de Sibérie à lord Steadily.

Les amis de Poltawsky s'occupaient activement de Victoire.

Que pouvait-il désirer de plus ?

Le domestique lui apporta son dîner et l'avertit qu'il ne reviendrait pas avant le lendemain matin.

Limiet passa son après-dîner à lire quelques journaux anglais et français, et vers le soir il s'habilla en habit de gala afin de se rendre à l'ambassade d'Angleterre.

Il quitta l'hôtel sans être aperçu et se rendit vivement vers l'hôtel du ministre d'Angleterre.

Il fut chaleureusement reçu par l'ambassadeur, qui lui dit avoir lu la lettre de lord Peenskilty, et d'être heureux de le compter ce soir parmi ses invités ; demain, l'on parlerait affaires.

Ensuite le ministre s'excusa, disant que ses devoirs l'appelaient ailleurs.

Il présenta Limiet à son secrétaire particulier, qui prit notre détective par le bras et l'emmena à travers les salles splendides.

Ils s'entretenaient de Londres, des aventures du célèbre, voyageur antarctique, de la situation de la Russie, et de cent autres choses.

Tout à coup, Limiet s'arrêta, comme cloué au sol, et muet de stupeur, il considéra bouche-bée l'un des invités.

Était-ce Poltawsky qui venait de le dépasser, s'entretenant amicalement avec un officier supérieur, à l'uniforme scintillant de galons ?

Mais ce Poltawsky portait un habit de soirée et sa poitrine s'ornait d'un grand cordon de quelque ordre.

— Puis je vous demander quel est ce monsieur ? demanda Limiet en montrant à son guide l'invité au long buste et aux courtes jambes.

— C'est le célèbre Totsky, répondit le secrétaire, le recteur de l'université impériale... Le connaissez-vous ?

— Non, non !

De nouveau, Limiet s'arrêta, comme frappé de la foudre.

Le domestique de l'hôtel venait de le croiser... le domestique de l'hôtel ! une belle jeune femme au bras, et, lui aussi, en toilette de soirée, avec une brochette de décorations !

Il jeta un regard à Limiet, mais le dépassa sans faire autrement mine de le reconnaître.

— Qui est ce monsieur ? demanda encore Limiet.

— Un certain Desworte, dit le secrétaire. Un diplomate, qui a rendu de grands services à Rome et à Paris et qui, à sa propre demande, je crois pour raisons de santé, a été mis en disponibilité et rappelé.

— Il y a à Pétersbourg beaucoup de gens qui se ressemblent de curieuse façon, se dit Limiet. J'aurais juré que ce professeur

était Poltawsky, et que le diplomate n'était autre que le domestique qui, à l'hôtel, m'a donné de si bons conseils. Mais enfin, ce serait là chose impossible ! Que'est ce que ces gens viendraient faire chez le consul d'Angleterre ? Et celui-ci n'invitera que des gens d'un certain rang.

Il parcourut une couple de fois les salles richement décorées et resplendissantes de lumière, s'arrêtant pour considérer les couples dansants, car le bal venait de commencer.

— Si nous allions au buffet, proposa le secrétaire de l'ambassadeur. Je ne demanderais pas mieux que de vider une coupe de champagne glacé.

— Moi de même, fit Limiet.

Ils se rendirent dans une salle latérale où une splendide buffet invitait les assistants à se désaltérer.

Tout à coup, à une couple de mètres du buffet, Limiet s'arrêta brusquement.

Il pâlit.

C'est avec peine qu'il put retenir un cri de profonde surprise.

Accoudé contre le buffet, une glace à la main, se tenait le policier, qui avait suivi Limiet depuis la frontière, et qui avait stationné si longtemps devant l'hôtel.

Sur le frac de cet homme se trouvaient également plusieurs décorations.

Limiet maîtrisa son émotion et se dirigea vers le buffet.

L'officier de police le regarda fixement. Il plaça sa glace sur le buffet et s'approcha de Limiet.

— Pardon, lui dit-il, il me semble vous avoir rencontré encore.

— Je ne le suppose pas, répondit le détective d'une voix que l'émotion faisait trembler. Je ne suis ici que depuis une couple de jours et je n'ai jamais été auparavant à Saint Petersburg... Oscar Limiet.

— Un étranger ? Je le supposais. Si mes souvenirs sont exacts, je vous ai vu dans le train qui me menait vers la capitale.

— La chose est possible, mais je ne m'en souviens pas.

— Ne vendez-vous pas des singes, en porcelaine ?

Il était impossible de nier plus longtemps.

— Ah, je me souviens à présent, répondit Limiet. Vous m'avez adressé la parole dans le compartiment.

— Oui, je désirais lier conversation avec vous, mais vous m'avez rabroué vertement.

— En effet, j'étais de fort mauvaise humeur.

— Je m'en suis aperçu.

— En voyageant, l'on n'est pas toujours de bonne humeur.

— Sans doute... et comment va mademoiselle votre fille ?

Limiet sentit la pointe.

Mais il resta maître de lui.

— Ma fille ? répéta-t-il.

Avec plaisir, il lui eut jeté à la face :

— Vous savez mieux que moi où la jeune fille se trouve à présent et comment elle se porte.

— Oui, répondit l'homme, mademoiselle votre fille vous accompagnait, n'est ce pas ?

— Mon fils,

— Ah oui, fit l'autre, c'était votre fils. J'ai fait l'observation que ses traits étaient nettement féminins. Cela m'a laissé un doute, une incertitude plutôt, en tête. Et c'est à cause de cela que je croyais que vous voyagiez avec votre fille.

— Légère erreur !

— En effet. Restez-vous longtemps à Saint Pétersbourg, monsieur ?

— J'ai vendu tous mes singes, répondit Limiet. Demain je rentre à Paris.

— Avec mademoiselle votre fille...

— Non, non, mon fils reste en pensionnat, ici à St. Pétersbourg.

— Il me sera agréable de vous revoir.

— Moi de même, fort agréable, monsieur.

Lorsque l'homme se fut éloigné, Limiet dit à son compagnon :

— Avec tout ça, je ne connais pas encore le nom de mon occasionnel compagnon de voyage.

— C'est le chef de police Djemkans, répondit le secrétaire, la terre r des nihilistes et des révolutionnaires.

— Ah bien...

Ils vidèrent une coupe de champagne et voulaient précisément s'éloigner lorsque le diplomate Deswerte trôla Limiet au passage.

A mi-voix, l'homme qui ressemblait si bien à un domestique d'hôtel lui glissa ces mots :

— Suivez-moi.. vivement...

Et il poursuivit sa route.

— Je me souviens à présent, dit Limiet à son camarade, que je connais ce Monsieur Deswerte. Je dois l'avoir vu à Paris. Je désire échanger quelques mots avec lui, afin de m'assurer si c'est bien ce Deswerte avec lequel j'ai passé plus d'une soirée à Paris.

— Faites, lui répondit le secrétaire du ministre.

Limiet suivit le diplomate.

Celui-ci entra dans un salon latéral, où des canapés et des fauteuils engageaient au repos, au milieu d'un fouillis de plantes exotiques, et à demi-éclairé par une couple de lampes électriques, dont la lumière était atténuée par des globes en verre dépoli.

Dès que Limiet l'y eut rejoint, Deswerte le saisit par le bras et murmura à son oreille :

— Quelle imprudence !

— C'est donc bien vous ? demanda Limiet.

— Oui, c'est moi, je vous avais recommandé de ne pas quitter votre refuge, à l'hôtel.

— En effet.

— Et vous avez profité de ce que j'allais dans le monde, pour vous rendre à la fête de l'ambassadeur. Si vous m'aviez fait part de votre intention, je vous aurais dissuadé d'y donner suite. Savez-vous quelles en seraient les conséquences, si Poltawsky n'avait pas remarqué ce qui se passait et ne m'en avait prévenu ?

— Poltawsky est ici, lui aussi ? C'est le professeur Totsky, n'est-ce pas ?

— Savez-vous avec qui vous vous êtes entretenu au buffet ?

— Avec le chef de police, avec l'homme qui m'a suivi depuis la frontière.

— Assurément, Poltawsky a remarqué que cet homme vous a reconnu.

— C'est en effet le cas.

— Et vous vous voilà aussi paisible que si rien ne s'était passé ? Comment cela est-il possible ?

— Me ferait-on du mal ?

— Ce chien de Djemkans a quitté la fête. A ce moment déjà les policiers doivent être en force à la porte de l'ambassade. Ici, sur territoire anglais, l'on ne peut rien vous faire. Mais dès que vous quitterez l'ambassade, dès que vous mettrez le pied dans la rue, où finit le territoire anglais, l'on vous arrêtera et votre affaire est claire !

— Je ne croyais pas trouver de policiers ici ! Comment supposer qu'un ambassadeur reçoit de pareilles gens.

— Ne perdez pas plus de temps en paroles inutiles, car si l'individu revient, et s'il nous voit causer, il est capable de tout, pour empêcher que sa proie ne lui échappe.

— Je ne tiens guère à rester ici.

— Je m'en doute. Suivez-moi.

Il conduisit Limiet par une couple de chambres à coucher et ensuite par un long couloir, qui aboutissait à une terrasse.

De là, ils vinrent dans un parc.

Le diplomate devait avoir une parfaite connaissance des lieux, car, sans la moindre hésitation, il suivit deux chemins de traverse, si bien qu'ils débouchèrent près du mur d'enceinte.

Ils se trouvaient devant une petite porte.

Deswerte l'ouvrit tout simplement, et sortit, faisant signe à Limiet de ne pas le suivre.

La rue, fort étroite, et enclose des deux côtés par de hauts murs, était complètement déserte.

— Venez, dit le diplomate, tout est calme.

Ils marchèrent longtemps dans cette venelle obscure, qui semblait ne pas avoir de fin.

Finalement, ils arrivèrent à un point éloigné du quartier l'on n'y voyait plus de constructions, rien que des terrains vagues, avec, ici, et delà, une misérable petite maison.

Le diplomate sortit un objet de sa poche et le porta à sa bouche.

Un son perçant traversa l'air.

Quelques moments après, deux hommes accoururent vers nos héros.

Le jeune homme échangea quelques mots avec eux et dit ensuite à Limiet :

— Suivez ces camarades. Ils vous conduiront en sûreté. C'est demain le grand jour.

Il serra la main de Limiet et disparut.

Les deux camarades, comme avait dit le diplomate, étaient de forts gaillards ; ils se placèrent de part et d'autre de Limiet et se mirent à marcher rapidement.

Après avoir traversé quelques rues, ils le conduisirent dans une habitation, le long d'un grand portail, qui était relié à une cour par un large corridor où brûlait une lumière faible.

Ici l'un des hommes ouvrit une porte avec une clef, et alluma une petite lanterne qu'il sortit de sa poche.

Devant eux se trouvait un escalier raide et étroit.

L'un des hommes resta en bas, sans doute pour faire le guet. L'autre invita M. Limiet, par signes, à le suivre ; il l'éclaira avec sa lanterne et prévint ainsi des chutes plutôt dangereuses.

Ils montèrent longtemps ; finalement, le camarade ouvrit une porte et ils entrèrent dans une pièce que Limiet reconnut immédiatement pour être le grenier où il avait fait la connaissance de Poltawsky.

L'on traversa ensuite la salle de rédaction et l'imprimerie, où ne se trouvait nul être vivant, et l'on arriva dans un petit réduit, où la lune, pénétrant par la lucarne, éclairait un lit et une chaise.

Le camarade dit quelques mots en russe, plaça ensuite sa lanterne sur la chaise et disparut.

— Et me voilà de nouveau en sûreté, se dit Limiet.

Je crois que si je n'avais pas vu Kaaq et si celui-ci n'y n'était occupé de moi, je n'aurais pas été longtemps en liberté dans ce damné pays. Mais lorsqu'on est protégé par des gens tels que les camarades de la croix pointillée, qui sont domestique et diplomate et rédacteur du journal nihiliste et professeur d'université, et que l'ambassadeur d'Angleterre invite à ses fêtes, vous n'avez rien à craindre. Et je crois que Victoria s'en tirera aussi. Ils s'occupent d'elle, c'est dire qu'elle sera bientôt en liberté. Demain est le grand jour, m'a

dit le diplomate. Que signifie cela ? Bah ! Je le saurai demain. Il ne me reste pour le moment qu'à me coucher.

Il se déshabilla, se coucha, et souffla la lanterne.

Le lendemain matin, il fut éveillé par des coups frappés contre sa porte.

— Oui, s'écria-t-il, oui.

Il lui fallut quelques moments pour se rendre compte où il se trouvait.

Une voix retentit, qu'il reconnut pour être celle de Poltawsky.

— Si vous désirez déjeuner avec un bon ami et avec moi, tâchez de sortir vivement du plumard.

— Je viens, dit Limiet.

Il sauta vivement du lit, et regarda autour de lui pour voir s'il n'y avait rien pour se laver.

Dans un coin se trouvaient un seau d'eau, une soucoupe avec du savon, et sur le dossier de la chaise se trouvaient deux essui-mains.

Limiet se hâta de procéder à sa toilette, s'habilla vivement et entra dans l'imprimerie.

Il connaissait le chemin, et se rendit aussitôt dans le cabinet du rédacteur en chef.

Il y trouva Poltawsky et Deswerte, qui, assis près du bureau, déjeunaient.

— Avez-vous bien dormi ? s'informa le docteur professeur. Mettez-vous, et prenez votre part du repas. Hier, chez l'ambassadeur vous n'avez guère mangé beaucoup !... Mais quelle imprudence vous avez faite !

— Je ne m'en doutais pas.

— Enfin, la chose est passée.. Que cela vous soit une leçon, qui vous empêche de faire à l'avenir quoi que ce soit sans avoir consulté un camarade.

— Cela ne m'arrivera plus, je vous le promets !

— Je vous ai fait savoir, reprit Poltawsky, que les amis sont d'accord en tout.

— Oui, j'ai trouvé votre billet.

— Ce soir même vous serez accepté comme camarade.

— C'est là la signification du "grand jour", se dit le détective.

— Si, du moins, vous persistez dans votre intention d'être des nôtres, poursuivit Poltawsky.

— Plus que jamais.

— Mais mangez donc... Une tasse de thé ?

— Vous êtes désireux de savoir, sans doute, intervint le diplomate, comment se porte votre amie ?

— Assurément !

— Elle est en liberté.

— En liberté ?... Hors d'atteinte de la police?

— Bien entendu,, comment serait-elle en liberté, sinon ?

— Où est-elle ?

— Vous la verrez ce soir... Si la police parvenait à mettre de nouveau la main dessus, nous ne pourrions plus la délivrer.

— Je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance.

— De nouveau de la reconnaissance, interrompit Poltawsky. Enfin, vous avez déjà appris... vous ne remerciez plus à l'avance.

Et, s'adressant au diplomate :

— Racontez lui succinctement comment nous avons réussi à mettre la demoiselle en liberté.

— Eh bien, contre toute attente, la chose a été assez facile.

Dès que nous sûmes qu'elle avait été arrêtée par ce chien de Djemkans, et qu'on l'avait amenée devant le chef de police de Pétersbourg, une couple de nos amis se sont mis à l'œuvre pour la remettre en liberté.

Une couple d'heures après l'arrestation, un des commis du chef de police — là aussi nous avons des amis — nous fit un rapport détaillé de tout ce qui s'était passé.

Votre camarade s'est bien tenue.

Ce sera une bonne recrue pour notre association, et ce n'est pas là un mince éloge, car notre société secrète compte des centaines d'affiliées, prêtes à faire tout ce qu'on leur demande pour la bonne cause.

— Je dois vous faire remarquer ici, dit Lamiel, que j'ai été naturellement dans l'impossibilité de lui parler de l'association. Aussi je ne suis pas sûre qu'elle soit prête à s'affilier.

— Nous l'avons fait, nous, et la demoiselle a exprimé immédiatement le désir d'être enrôlée, puisque c'est par nous qu'elle attend le salut de celui qu'elle désire délivrer.

— Tant mieux.

— Je crois, intervint Poltawsky, que nous serons encore ici à midi, si vous poursuivez votre récit de la sorte. Si vous n'avez rien à faire aujourd'hui, je ne suis nullement dans votre cas.

— Je poursuis donc mon récit qui restera inscrit dans les fastes de l'association, car il est unique jusqu'ici.

Nous reçûmes donc un rapport d'un commis du chef de police.

La demoiselle fut introduite dans le cabinet du chef par le limier qui vous a poursuivi depuis la frontière et qui avait fait arrêter la jeune fille dans la voiture.

— Je crois, collègue, fit le misérable, que j'ai mis la main sur un oiseau rare.

Ce jeune homme est une jeune fille, qui vient d'arriver à Pétersbourg avec un homme qu'elle nomme son père. J'ai donné ordre d'arrêter celui-ci à l'hôtel où il est descendu et de l'amener ici.

— Que lui reprochez-vous ?

— Rien, jusqu'à présent, mais je crois que l'on n'a pas de bonnes intentions lorsqu'on se déguise en homme ?

— Qu'avez-vous à dire ? demanda le chef de police en s'adressant à la jeune fille.

Celle-ci haussa les épaules.

— Je ne vous comprends pas, fit-elle.

— En effet, dit le limier, je dois vous prévenir qu'elle ne parle ni ne comprend le russe. Je lui traduirai vos questions de même que ses réponses.

Et, s'adressant en français à votre amie, il lui demanda.

— Pourquoi vous êtes-vous déguisée en homme ?

— Ce m'est plus facile en voyage.

Le misérable traduisit cette réponse, pour le chef de police et en fit de même pour tout l'interrogatoire, que le commis nous a communiqué.

— Je sais comment tout s'est passé là, fit Poltawsky, permettez-moi de continuer ma besogne, sinon je n'arriverai jamais à la finir aujourd'hui.

— Faites, répondit Limiet.

Et le diplomate reprit, tandis que Poltawsky se mettait à écrire.

— La conversation suivante s'établit entre le chef de police et la demoiselle :

— D'où venez-vous ? — De Vienne. — Habitez-vous cette ville ?

— Non. — Où alors ? — En Espagne. — Et où ? — A Vinaroz. —

Y a-t-il des Russes là-bas ? — Je n'y ai jamais vu que des Espagnols. —

Quel est l'homme qui vous accompagne ? — Mon père. — Un Espagnol ?

— Non, un Belge. — Qu'est-ce qu'il fait à Vinaroz ? — Il y a

épousé ma mère. — Quelle profession ? — Il n'en a pas. — Est-il

riche ? — Il a une trentaine de millions, m'a-t-on dit. — Que venez-

vous faire à Pétersbourg ? — Visiter la ville. — Comment ? — Nous

voyageons pour notre plaisir. — Comptez-vous rester longtemps ici, et

où comptez-vous vous rendre, à votre départ ? — Il faudra le demander

à mon père. — Comment s'appelle-t-il ? — Le marquis d'Almansa et

Jativa, grand d'Espagne. — Et votre mon ? — En Espagne, les enfants

portent d'habitude le nom de leur père. — Vous le prenez sur un

ton qui ne me va guère. — Je réponds à vos questions. — Pourtant,

sur le livre d'hôtel se trouve : Oscar Limiet et fils, d'Anvers, Belgique.

— Nous voyageons incognito. — Cela est défendu en Russie. — Je

le sais, à présent. — Nous verrons si votre soi-disant père fait les

mêmes déclarations. Prenez garde, si vous voulez nous tromper.

Vous serez immédiatement condamnés. — Je n'en doute pas !

Sur ce, l'interrogatoire finit et votre amie fut reconduite en prison, où elle fut enfermée seule dans une cellule.

Une demi-heure après, le géolier nous le fit savoir.

Vous voyez que nous sommes avertis vite et bien.

Mais nous aussi nous travaillons vite, car nos amis qui occupent une fonction dans la prison, étaient déjà prévenus.

Pour agir, le chef de police attendait votre arrestation.

Nous savions que vous ne tomberiez pas en son pouvoir et qu'il attendrait vainement.

Nous avons même appris qu'il n'était pas de fort bonne humeur ni fort rassuré, car, à peine la prisonnière était-elle arrivée en cellule, qu'on venait l'en extraire et qu'on la conduisait dans une chambre de la demeure particulière du directeur, où on l'enferma.

Les titres ronflants, choisis avec tant d'à propos par votre amie, tourmentaient notre homme.

Limiet voulut dire à Deswerte que la jeune fille avait droit à ces titres, mais il avait entendu Poltawsky s'exprimer avec tant de dédain sur la noblesse de Knasj, qu'il jugea prudent de laisser croire au diplomate que Victoire n'avait fait qu'inventer ces titres pour en imposer au policier.

Et Deswerte poursuivit :

— Il faut savoir que le policier s'est déjà rendu coupable, une couple de fois, d'arrestation arbitraire d'une couple de sujets anglais.

Le gouvernement anglais a fait des représentations à ce sujet au gouvernement russe et, la deuxième fois, le policier était sur le point de tomber en disgrâce auprès du ministre.

Si vraiment il devait être prouvé à présent que la demoiselle et son père appartenaient à la haute noblesse espagnole, et faisaient un voyage de plaisir en Russie, le gouvernement espagnol ne manquerait pas d'intervenir.

Et, dans ce cas, notre homme était certain de pouvoir faire ses paquets et, qui sait, peut-être de devoir échanger son poste contre un emploi en Sibérie.

Ces choses se font parfois fort vite, ici.

Du jour au lendemain, l'on se trouve, des plus hautes charges, transporté vers les plaines glacées.

Nous étions donc persuadés que votre amie n'avait rien à craindre.

Mais nous voulions qu'elle fut en liberté avant que le chef de police ait pu prendre des renseignements au sujet de son état-civil.

Alors, on se serait vite aperçu que la demoiselle ne lui avait dit que des mensonges, et on ne l'aurait plus traitée avec tant de prévenances.

Le chef de police envoya jusqu'à deux trois fois un employé à la prison pour recommander au directeur de traiter la dame comme une jeune noble.

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S^t Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	4
l'enfant volé.	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard.	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparait	112
Une aventure de Taupin.	124
Une découverte du Rossai	142
Dix mètres de laiton	150
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily.	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossai.	240
Au camp boer	240
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	286
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'histoire du docteur Emile Dorango	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique	344
Vers l'Océan !	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé	431
Ce qui se passa à Bangkok	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions	458
Où le Rossai s'égare	475
Chez les étranglens	490
Le gamin des rues et la bouquetière	507
Kaerloff, le nihiliste	534
Un nouveau Robinson Crusoë	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria	586
Aux mains des Russes	608
A Londres	624
Une femme de cœur	630
Les hannis	656
Le plan échoué	702
Libres !	727
Une vieille connaissance	737
A Kobdo	748
Une aventure à Kasgar	752
Les aventures de Paul Potard	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet	766
A Liège	792
Tout est bien qui finit bien	798
